

Nationalisme et/ou ouverture à l'autre.

Quelques prédicateurs vers la fin de la Première Guerre mondiale (1918)

MATTHIEU ARNOLD (EA 4378)

La rencontre, à Heidelberg, entre les Facultés de Théologie protestante de Heidelberg et de Strasbourg, il y a une quinzaine d'années, m'avait amené à étudier la brutalisation de Dieu dans les sermons de la Première Guerre mondiale.¹ Ma reconnaissance envers les collègues qui m'avaient invité à cette époque est grande, car depuis lors, je suis revenu régulièrement vers les sermons prononcés durant la Première Guerre mondiale.² Le dernier fruit de cet intérêt durable est un volume paru en 2017 et édité avec Irene Dingel (Leibniz-Institut für Europäische Geschichte, Mayence), *Predigt im Ersten Weltkrieg. La prédication durant la « Grande Guerre »*.³ C'est donc, pour boucler la boucle, si l'on peut dire, que, dans le cadre des rencontres Heidelberg-Strasbourg j'aimerais analyser les discours de quelques prédicateurs vers la fin de la guerre, en 1918.

Pour ce faire, je convoquerai trois témoins : Karl Barth, Carl-Alfons Witz Oberlin et Albert Schweitzer. Le premier et le troisième sont bien connus, le deuxième l'est moins, et c'est un de nos collègues de Vienne, le docteur Karl-Reinhard Trauner, qui a attiré mon attention sur cet Alsacien émigré en Autriche, grande figure du pacifisme.⁴

I. Karl Barth

Point n'est besoin de présenter ici Karl Barth.

On signalera simplement qu'au début de 1918, voilà six ans et demi qu'il est pasteur du village de Safenwill, où il vit avec sa famille (son épouse Nelly et leurs enfants, tous trois âgés de moins de quatre ans : Franziska, Markus et Christoph) dans le grand presbytère « Zum Fellenberg ». L'année 1918 est aussi l'année de son célèbre commentaire sur l'épître aux Romains, auquel il travaillait depuis 1916, mais dont il avait commenté seulement les sept premiers chapitres à la fin de 1917.

1 Arnold, M. 2005. « Violence et image de Dieu dans les prédications protestantes de 1914–1918 ». In *Dieu est-il violent ? La violence dans les représentations de Dieu*, éd. Matthieu Arnold & Jean-Marc Prieur. Strasbourg : Presses Universitaires de Strasbourg, 69–88.

2 Voir par exemple : Arnold, M. 2014. « 'Je ne suis pas venu pour apporter la paix...' L'image et le message de Jésus-Christ dans les prédications de guerre, 1914–1918 ». In *Dire la guerre, penser la paix*, Frédéric Rognon (dir.), Genève : Labor et Fides, 215–235 ; Id. 2014. « Les prédications de guerre protestantes prononcées en Alsace à l'occasion de l'anniversaire du Kaiser ». *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme Français* 160 : 57–76 ; Id. 2014–2015. Die Kriegspredigten in Elsass-Lothringen 1914–1918. *Jahrbuch für badische Kirchen- und Religionsgeschichte* 8–9 : 231–242.

3 Arnold, M., Dingel, I. (éd.) 2017. *Predigt im Ersten Weltkrieg. La prédication durant la « Grande Guerre »*. Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht (Veröffentlichungen des Instituts für Europäische Geschichte Mainz ; Beiheft 109).

4 Voir Trauner, K. (éd.) 2014. *Religionen im Krieg 1914–1918. Evangelische Kirche in Österreich*. Vienne : Heeresgeschichtliches Museum.

Malheureusement – en raison notamment de ce commentaire –, il s'agit de l'année la plus pauvre en ce qui concerne les sermons prononcés durant la guerre, la prédication, pourtant si importante, voire vitale, pour Barth, passant à l'arrière-plan :

- du 8 avril au 3 mai, Barth bénéficie d'un congé d'études à Zurich ;

- à partir de son retour de congés jusqu'au 15 septembre, Barth a rompu avec son habitude de rédiger ses sermons mot à mot, et il s'est contenté de coucher sur le papier une esquisse de prédication (généralement un recto-verso, soit bien moins que les 8 pages habituelles) ;

- enfin, en raison de l'épidémie de grippe, qui avait atteint Safenwill pour la première fois en juillet, du 20 octobre au 24 novembre 1918 – soit les semaines durant lesquelles se produisit l'Armistice – Barth, alité, n'a pas prêché ; lorsque, le 22 décembre (le 4^e dimanche de l'Avent), il évoque enfin l'Armistice, c'est pour écrire, à propos du combat que Dieu mène en l'être humain : « Il ne peut pas y avoir de trêve entre la lumière et les ténèbres, la guerre doit se poursuivre. Le message de l'Avent, qui parle de la lumière qui vient, exige que nous devenions des hommes de l'Avent qui aspirent à la lumière victorieuse. »⁵

C'est dire que, pour l'année 2018, la moisson est maigre. Mais elle n'est pas nulle, même si, dans les sermons qui nous sont conservés intégralement, les références à l'actualité sont moins nombreuses que les années précédentes et concernent principalement les événements de Russie.

Rappelons, toujours en guise d'introduction, que, dès 1914, Barth s'était opposé avec véhémence à la collusion entre la théologie et le nationalisme, et donc à la vision d'un Dieu national et guerrier. Au « Gott mit uns (Dieu avec nous) », il avait opposé un Dieu qui combat « en nous » – donc en chaque homme –, en luttant contre le péché de ce dernier. Il avait déclaré que cette guerre-là était la seule légitime.⁶

En 1918, Barth reste fidèle à l'idée qu'il n'y a pas les bons d'un côté et les méchants de l'autre, mais que, devant Dieu, tous les êtres humains sont coupables.

Il nous faut bien comprendre, affirme-t-il avec force dans son sermon du 10 mars 1918, qui se fonde sur Romains 12,1-2, « Ne vous conformez pas au monde... », que le combat dans lequel Paul nous envoie n'est pas un combat qui oppose un homme aux autres êtres humains. Ah, combien ce serait simple si nous pouvions penser de la sorte : les bons sont ici, les méchants sont là, les gens nobles sont ici, les vauriens sont là, les enfants de Dieu sont ici, les enfants du monde sont là, et maintenant, il faut que se décide qui a raison. Ah, [si cela se passait ainsi,] tous voudrions nous précipiter joyeusement dans le camp des bons ! [...] En effet, en considérant les choses à partir de la perspective du Royaume de Dieu, toutes les différences entre les êtres humains sont étonnamment insignifiantes [...]. Le combat que Dieu mène ne s'en prend pas aux hommes, il ne s'en prend à aucun homme, mais il prend parti pour tous les hommes contre l'essence malade, haineuse du vieux monde, contre les puissances et les dominations qui règnent sur nous tous.⁷

Dans sa longue prédication du dimanche des Rameaux (24 mars 1918), Barth fait allusion à l'offensive qui a débuté en France trois jours plus tôt et par laquelle l'armée allemande tente – en vain – une percée décisive :

« Comment cela se passe-t-il lorsque nous nous préparons à fêter Pâques et que, dans le même temps, au-dehors, débute une bataille qui, peut-être, sera la plus effroyable de toute cette guerre, et que nous, nous appartenons sans conteste à cette humanité qui tolère cette guerre

5 « Es kann kein Stillstand sein zwischen Licht und Finsternis, der Krieg muß weitergehen. Die Adventsbotschaft vom kommenden Licht fordert uns auf, Adventsmenschen zu werden die auf das siegreiche Licht harren. » (Barth, K. 2002. *Predigten 1918*, Gesamtausgabe 37. Zurich : Theologischer Verlag : 254s).

6 Voir Barth, K. 1999. *Predigten 1914*, Gesamtausgabe 5. Zurich : Theologischer Verlag ; Arnold, M. 2003. *Prêcher durant la Première Guerre Mondiale : Barth et Schweitzer face à une théologie belliqueuse. Foi & Vie* 102 : 41-62.

7 Barth, K., *Predigten 1918*, 74.

comme quelque chose de nécessaire, la reconnaît pour telle et veut qu'il en soit ainsi ? Par tout notre comportement, nous sommes coupables du sang qui est versé au-dehors ; nous sommes tout aussi coupables que n'importe qui. Ne nous faut-il pas dire qu'à cause de nous autres, les êtres humains, Dieu se ridiculise formellement lorsque, sans discontinuer, il nous prend au sérieux, vient à notre rencontre et nous répond au lieu de nous traiter avec méfiance comme nous le mériterions vraiment. »⁸

Barth parle de « *Mitschuld* ». Dans d'autres sermons également, il évoque l'idée que tous les hommes sont coupables, quand bien même ils estimeraient n'être que les spectateurs d'événements qui les dépassent.⁹

Une semaine plus tard, le dimanche de Pâques, Barth prêche sur 1 Corinthiens 15,19–20 : « Si nous plaçons notre espérance en Christ dans cette vie seulement, nous sommes les plus misérables des hommes. À présent, le Christ est ressuscité des morts et il est devenu le premier parmi ceux qui dorment. »

Barth semble considérer son auditoire de manière plus positive que dans son sermon précédent lorsqu'il affirme que chacun tente de trouver un appui et un réconfort face au flot de la mort qui déferle sur lui :

« Lequel d'entre nous ne bondirait pas à l'instant pour mettre un terme aux souffrances de la guerre, si seulement il le pouvait ! Nous nous donnons suffisamment de peine pour endiguer la puissance dévorante du mal, pour braver l'ennemi intérieur qui ajoute la souffrance à la souffrance, pour combattre, à l'aide d'antidotes, le poison qui s'infiltré dans nos veines. »¹⁰

Et Barth d'évoquer l'intérêt que les Suisses accordent à la situation politique, à l'éducation de la jeunesse ou encore au mouvement pacifiste¹¹, dont ils attendent beaucoup.¹² « Toutefois, poursuit le prédicateur, le Christ a attaqué le mal à la racine tandis que nous nous contentons d'en couper les branches. » Les propos qui suivent sont particulièrement caractéristiques de sa pensée, puisque son commentaire sur l'épître aux Romains dénonce avec force l'être humain qui veut s'autojustifier :

« Mais il a combattu et fait mourir l'être humain en personne, l'être humain qui recherche et veut ce qui lui est propre, l'être humain qui veut être justifié et sauvé, l'être humain qui veut faire de la cause de Dieu sa propre cause. »¹³

8 Ibid., 93.

9 Voir ainsi *ibid.*, 72s : « Wir haben ja da alle zunächst scheinbar ganz mit Recht den Eindruck von einem gewaltigen Schicksal, gegen das der Einzelne nichts vermag. Aber bei diesem Eindruck, der eben im Grunde doch nicht richtig ist, sind nun Viele von uns stehen geblieben und reden über die Ereignisse wie Zuschauer in einem Theater: Werden sie denn nicht bald aufhören! Wenn die Leute doch Vernunft annähmen! Wenn Alle den Frieden so lieb hätten wie ich, so gäb's keinen Krieg! [...] Paulus würde uns dabei einfach ins Wort fallen und sagen: Und wenn alles wahr wäre, was du vorbringst, und wenn du der frömmste, friedlichste Mensch wärest, *du* bist persönlich haftbar für das, was in der Welt vorgeht. Stell *du* dich einmal nicht dieser Welt gleich! Denk *du* einmal anders, als wir vor dem Kriege alle gedacht haben! Verlier *du* einmal etwas von der Ehrfurcht vor aller Götzen, die wir vor dem Kriege alle angebetet haben! Wag *du's* einmal, einen Schritt hinaus zu tun aus deinen vielen Wenn und Aber in die frische Luft der Freiheit, *du*, immer *du* und nicht der deutsche Kaiser und nicht die Bolschewiki, auf *dich* wartet Gott. Hast du's etwa schon getan, oder hat Gott bis jetzt nicht gerade auf *dich* umsonst warten müssen? Das Weitere wird sich finden. Ja, das Weitere wird sich finden, wenn du einmal ganz persönlich aus einem Zuschauer zu einem Mitarbeiter Gottes wirst. »

10 Ibid., 117.

11 Sur les voix pacifistes, voir aussi le long développement, *ibid.*, 137s.

12 Voir *ibid.*, 117 : « Wir Schweitzer können dabei mit Interesse denken, das wir alle von jeher den politischen Verhältnissen gewidmet haben, von deren Verbesserung wir viel erwarten, oder an die Aufmerksamkeit, die wir der Erziehung der Jugend schenken, wir können heutzutage an die Friedensbewegung denken, die sicher in jedem von uns einen Freund hat. »

13 Ibid.

Ainsi, dans les sermons, profonds et courageux, qu'il prononce durant la guerre, Barth s'applique à démontrer à ses auditeurs suisses qu'ils ne sont pas simplement les spectateurs innocents de la tragédie qui se déroule dans les pays qui entourent la Confédération helvétique.

II. Charles Alphonse Witz-Oberlin

Mon deuxième témoin est Charles Alphonse (une fois qu'il aura émigré en Autriche : Karl Alfons) Witz-Oberlin, né en 1845 à Diedendorf en Alsace et apparenté par sa mère à Jean-Frédéric Oberlin, le célèbre pasteur du Ban-de-la-Roche. Après des études à Strasbourg et à Erlangen dans les années 1860, Witz-Oberlin termine ses études en 1869 avec un travail sur le libre arbitre et la prédestination d'après les *Loci communes* de Melancthon. Il est nommé pasteur à Mulhouse, puis à Bischwiller (1871). En 1874, il accepte un appel de la paroisse réformée de Vienne (Autriche) et reçoit la nationalité autrichienne. Il restera pasteur jusqu'à sa mort en 1918. Il est licencié en théologie dès 1876, mais ne devient professeur à la Faculté de Théologie protestante de Vienne qu'en 1908. Il y enseigne l'exégèse pratique, l'histoire de la mission et la symbolique réformée.

En 1915, Witz-Oberlin publie une série de 12 prédications, *Während des Krieges*, qui tentent de concilier le pacifisme et le nationalisme :

« Jamais le christianisme n'a renié le patriotisme ; bien moins encore le patriotisme ne doit-il s'opposer au christianisme. »¹⁴

Ou plutôt, Witz-Oberlin fait retentir, comme on a pu l'écrire à son sujet, une « voix pacifique » qui s'oppose aux discours ambiants.

Ainsi, il fait comprendre à ses auditeurs et à ses lecteurs que le nationalisme sanglant n'a rien à voir avec le message du Sermon sur la montagne :

« Les cantiques qui célèbrent le glaive, les appels à massacrer et la griserie du sang, voilà ce qui est conforme à la manière d'être de l'islam et à sa réputation. Mais par opposition, retentit avec clarté et puissance, depuis la montagne où Jésus enseigne, ce message joyeux venu du ciel : « Bienheureux les artisans de paix, car on les appellera enfants de Dieu (Matthieu 5,9) ! »¹⁵

À la différence de bien des prédicateurs de son temps, Witz-Oberlin ne cherche pas à atténuer la radicalité du commandement de l'amour pour les ennemis ou l'injonction de pardonner, en affirmant, par exemple, qu'ils sont caducs en temps de guerre :

« Mais malheur au patriotisme qui renie le christianisme ! Ou bien souhaiterions-nous modeler et rogner les exigences du Royaume de Dieu en fonction des circonstances ? Quel blasphème [cela serait] ! Les commandements de Dieu sont inviolables autant qu'immortels. Y compris en temps de guerre. Dans ces périodes également, le Christ enseigne : « Aimez vos ennemis ! » Dans ces périodes également, il implore du haut de la croix : « Pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font ! » Dans ces périodes également, il nous enseigne à prier : « Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ! »¹⁶

14 Witz-Oberlin, K. A. 1915. *Während des Krieges*. Zurich : Füßli, 5.

15 Ibid., 73 ; sermon intitulé : « Ehre sei Gott in der Höhe und Frieden auf Erden ! »

16 Ibid., 40 ; sermon intitulé : « Wann kommt das Reich Gottes ? » Voir aussi ibid., 98 (« Gottes Barmherzigkeit und Liebe ») : « Soll doch der Primas von England [...] sich nicht entblödet haben, am letzten Osterfeste, das Gebot der Feindesliebe, für den Augenblick, unter allerlei Floskeln und Phrasen aufzuheben und obendrein seine Frechheit selbst zu karikieren durch das gleißnerische Versprechen, später nachzuholen, was er jetzt unterlassen muß. Welch niederträchtige Gesinnung! Welch tiefer Fall! Ist denn die Ewigkeit des Evangeliums und die Einigkeit in Christus nur mehr ein leeres Wort. »

Toutefois, en 1918, ce n'est pas dans ses sermons (il ne les a pas publiés), mais dans un article de la Revue d'Autriche, « Trêve aux discordes ! »¹⁷ – le dernier article qu'il ait écrit –, que Witz-Oberlin appelle à la paix.

Cet article confirme que Witz-Oberlin voyait dans son aspiration à la paix non pas une contradiction avec le patriotisme, mais, bien plutôt, une manière d'exprimer ce dernier. Il estime en effet qu'il faut penser toutes les relations à partir de la paix – et non pas de la guerre, fût-elle « juste » : « si vis pacem para pacem (si tu veux la paix, prépare la paix) ».

« Aux diplomates, le soin de négocier les conditions [de paix] ; à nous, le devoir de préparer, de faciliter l'expansion de la paix.

Je me permets par conséquent d'adresser à tous les hommes de bonne volonté un pressant appel en faveur de cette activité ! [...]

Cette activité, cette coopération, je l'attends en premier lieu des représentants des diverses Églises, des prêtres, pasteurs, ministres de tous les cultes, défenseurs attirés des idées humanitaires et philanthropiques. Enfants d'un Dieu « dont la bonté s'élève jusqu'aux cieux et dont la vérité, la fidélité, s'étend jusques aux nues » [Ps 108,5] ; disciples d'un Sauveur qui est venu au monde pour « réunir en une seule bergerie toutes les brebis qui entendent sa voix » [Jn 10, 16] ; apôtres des grandes, des nobles idées d'humanité, de fraternité, de solidarité [...]. »¹⁸

Et Witz-Oberlin d'insister sur la nécessité de cette collaboration, en affirmant qu'il n'est pas nécessaire de renier sa patrie (*Heimat*), bien au contraire :

« Le patriotisme même nous impose cette tâche. Nous servons notre patrie en servant l'humanité ! [...] Les idées religieuses, humanitaires, philosophiques, philanthropiques sont interconfessionnelles, internationales. Aux défenseurs de ces idées incombe le devoir d'élever leur drapeau au-dessus de toutes les barrières, de serrer les rangs sans arrière-pensées, sans crainte et sans ressentiment. Que le passé reste le passé : c'est l'avenir qui nous réclame. »¹⁹

Souhaitons-le enfin, Witz-Oberlin en appelle également aux universités :

« Mais qu'est-ce qu'une université sans caractère universel ? Soyons donc universitaires dans toute l'acception de ce mot ! Reprenons le travail commun en faveur de la science générale ! [...] Jusqu'ici nous n'avons que des Académies nationales. Eh bien ! Saisissons au vol le moment psychologique [sic !] et créons une Académie internationale – vraiment universelle – : nous aiderons non pas seulement à préparer les voies mais à préparer l'avenir à une entente après la paix. »²⁰

Witz-Oberlin est décédé quelques semaines seulement après l'armistice du 11 novembre, et la suite des événements lui a donné tragiquement raison puisque, pour assurer une paix durable, il demandait que cette paix fût juste afin d'éviter de nourrir le ressentiment chez les « vaincus ». Or, nous savons que le Traité de Versailles, qui exigeait notamment pour la France, pays ravagé par une guerre qui s'était massivement déroulée sur son sol, des compensations que l'on peut comprendre, n'a pas constitué une telle « paix juste ».

17 Witz-Oberlin, K. A. 1918. Trêve aux discordes ! *Revue d'Autriche* 5 : 99–101.

18 Ibid., 100.

19 Ibid.

20 Ibid., 101.

III. Albert Schweitzer

La biographie d'Albert Schweitzer est bien connue : né en Alsace en 1875, Privatdozent en Nouveau Testament et vicaire à Strasbourg de 1902 à 1912, il part pour Lambaréné en 1913 et y reste la plus grande partie de la guerre.²¹

Revenu en France à l'été de 1917, en tant que prisonnier allemand, ce n'est qu'un an plus tard, après avoir passé, avec son épouse, dans trois camps d'internement, que Schweitzer reprend à Saint-Nicolas l'activité de prédicateur qui avait été la sienne de 1898 à 1913.

Après avoir prêché, le 18 août 1918 à l'occasion du 43^e anniversaire du pastorat de son père à Gunsbach, Schweitzer avait été opéré le 1^{er} septembre. Lorsqu'il eut recouvré la santé, il fut réintégré dans ses fonctions de vicaire de Saint-Nicolas.

Aussi, le 13 octobre 1918, lors des retrouvailles avec la communauté qu'il avait desservie avec succès avant-guerre, il prêcha sur le texte de Philippiens 4,7, avec lequel il avait pris congé cinq ans et demi auparavant : « La paix de Dieu, qui surpasse toute intelligence, maintienne vos cœurs et vos sens en Christ Jésus. » Après un sermon de tonalité plutôt individuelle, le 3 novembre (1 Pierre 5,7 : « Jetez tout votre souci sur lui, car il a souci de vous » et Galates 6,2, « Que chacun porte le fardeau d'autrui ; c'est ainsi que vous accomplirez la Loi du Christ »), suivit, le 24 novembre, une prédication très importante à l'occasion du souvenir des défunts. Il s'agissait de la première prononcée par Schweitzer après le départ des derniers soldats allemands le 21 novembre 1918 ; elle portait sur Apocalypse 21,4 : « Dieu essuiera toutes les larmes de vos yeux... ».

Dans sa prédication du 13 octobre 1918, Schweitzer constate avec douleur les changements qui se sont produits dans sa communauté depuis son départ :

« Parmi les jeunes garçons qui, du haut de la tribune, entonnaient des chorals d'une voix claire, nombreux sont ceux qui sont morts adultes et reposent sur une terre lointaine. [...] Certains ont dû donner leurs fils alors qu'ils comptaient sur eux pour leurs vieux jours. D'autres se sont donnés de la peine pour préparer l'avenir de leurs enfants, et ces derniers ne sont plus là. »²²

Schweitzer se refuse à expliquer ces événements tragiques par la « volonté de Dieu ». Tout ce qu'il peut affirmer au sujet de cette volonté, c'est qu'elle est orientée vers un but spirituel. De telles affirmations n'avaient alors rien d'anodin, puisque maints sermons de 1914–1918 liaient cette volonté à des triomphes militaires. Par ailleurs, plutôt que de chercher à expliquer la guerre, Schweitzer préfère s'attacher à tenter d'en tirer une leçon spirituelle.²³ Cette leçon vaut non seulement pour le peuple allemand (« *unser Volk* »), mais pour l'humanité tout entière :

« Il faut qu'advienne un progrès. Il faut qu'advienne une humanité au sein de laquelle les peuples soient unis par des visées spirituelles et qu'ils aspirent à ce qu'il y a de plus élevé ici-bas. »²⁴

Après avoir, le 3 novembre 1918, abordé des questions plus terre à terre, les soucis quotidiens de ses paroissiens, le 24 novembre 1918 Schweitzer traite à nouveau la question de l'avenir de l'humanité.

21 Sur les années antérieures à son départ pour Lambaréné, nous nous permettons de renvoyer à notre ouvrage Schweitzer. A. 2013. *Les années alsaciennes 1875–1913*. Strasbourg : La Nuée Bleue. Grâce au travail de Gerhard Philipp Wolf, cet ouvrage est paru en traduction allemande en 2019 (Leipzig : Evangelische Verlagsanstalt).

22 Schweitzer, A. 2001. *Predigten 1898–1948*, éd. Erich Gräßer & Richard Brüllmann, Munich : Beck, 1199.

23 Voir *ibid.*, 1200 : « Nicht darf es für dich heißen: Wie erkläre ich die Ereignisse, die mir begegnen, sondern: Was mache ich aus ihnen? Das ist das tiefere Verstehen, zu dem wir durchdringen müssen. »

24 *Ibid.*, 1202. Voir de même, 1203 : « Aber aus der Zerstörung, durch die wir hindurchgegangen sind, wollen wir den Glauben an die Zukunft der Menschheit als das kostbarste Ideal in die neue Zeit hinüberretten und dem kommenden Geschlechte übergeben. »

Il prêche trois jours après que les soldats allemands ont quitté Strasbourg et que les troupes françaises ont été accueillies en triomphe. Le contexte dans lequel il parle du haut de la chaire est marqué par une atmosphère de revanche, voire de haine, à l'endroit des « Vieux-allemands », ces émigrés qui s'étaient installés à Strasbourg après 1871 et qui y vivaient parfois depuis deux générations. Son courageux sermon, dénué de tout triomphalisme et de tout nationalisme, n'en est que plus remarquable.

Il se situe par ailleurs dans le cadre liturgique du culte du « souvenir des défunts », dernier dimanche de l'année ecclésiastique où l'on a coutume, dans l'Église de la Confession d'Augsbourg, de faire mémoire, en présence de leurs familles, des défunts de l'année ecclésiastique qui est sur le point de s'achever. On peut donc penser que l'auditoire de Schweitzer était fourni, et que, compte tenu de la composition de la paroisse allemande de Saint-Nicolas, il mêlait « Alsaciens de souche » et « Vieux-allemands ».

Après avoir évoqué, sans fioriture, les circonstances effroyables dans lesquelles on meurt durant la guerre (« Pour la cinquième fois [depuis 1914], alors que l'automne s'apprête à céder la place à l'hiver, il nous faut faire mémoire non seulement de ceux qui sont morts emportés par l'âge, la maladie ou un accident, mais aussi de ceux qui, dans une guerre meurtrière, sont tombés, frappés par la main d'hommes »²⁵), Schweitzer affirme que les souffrances causées par des hommes à d'autres hommes appartiennent désormais au passé. Il s'agit désormais, dans tous les peuples, de faire mémoire des défunts en leur promettant quelque chose :

« Que leur mort n'a pas été vaine. Ils se sont offerts dans tous les pays, chacun pour protéger son peuple contre les atrocités de la guerre et pour lui préserver la paix. Et il faut que chaque peuple remercie ses morts pour cela. [...] Désormais, alors que nous regardons la guerre comme quelque chose de passé, ceux qui ont été sacrifiés se tiennent comme une troupe au sein de laquelle il n'y a plus de différence de race ni de nation, comme des êtres humains unis dans la douleur et la souffrance, et qui exigent de nous quelque chose. »²⁶

« Ces défunts de tous pays exigent que l'on accorde à la vie plus d'importance que jusqu'alors, car eux-mêmes ont été les victimes de ce mépris de la vie, qui amenait les généraux à calculer, froidement, le nombre de vies humaines que coûterait tel ou tel triomphe. »²⁷

Aussi faut-il que les hommes de tous les peuples lèguent à leurs enfants « la conviction que le commandement "Tu ne tueras point" [Ex 20,13] a une valeur beaucoup plus fondamentale que ceux qui nous ont éduqués et nous-mêmes ne le pensions ». En d'autres termes, il faut « que le respect de la vie et de la souffrance humaines – même à l'égard des plus humbles et des plus obscurs d'entre les hommes – soit désormais la loi d'airain qui régisse le monde ».²⁸

25 « Wie sind sie gestorben? Das Geschloß hat ihren Leib zerrissen, und sie verbluteten, im Drahtgeflecht hingen sie wimmernd und verschmachtend tagelang, ohne daß ihnen ein Mensch Hilfe bringen konnte; auf kalter Erde erfroren sie in der Nacht; eine Sprengladung verschüttete sie oder warf sie zerfetzt in die Luft; gurgelnde Wasser zogen das Schiff, auf dem sie fuhren, in die Tiefe; [...] die, die nicht auf dem Felde oder auf dem Wasser starben, gingen dahin, nachdem sie Wochen und Monate alle Qualen im Lazarett erduldet und mit dem Leben um die Existenz eines Krüppels gerungen hatten. » (Schweitzer, A., *Predigten 1898–1948*, 1208).

26 Ibid.

27 Voir *ibid.*, 1209s : « Um unsere Schuld willen sind sie dahingegeben. Zu leicht dachte man in allen Völkern vom Wohl und Wehe des einzelnen Menschen. Zu gering beurteilte man das Menschenleben, diesen geheimnisvollen, unersetzlichen Wert. Zu leichtsinnig sprach man von Krieg und dem Elend, das er bringt. Man war gewohnt, für äußere Erfolge soundso viel Menschenleben in Rechnung zu setzen und verherrlichte und besang diese Unmenschlichkeit. »

28 « Unsere Kinder sollen von uns erfahren und als Vermächtnis in ihr Leben mithinausnehmen, daß das Gebot „Du sollst nicht töten“ eine viel tiefere Bedeutung hat, als die Menschen, die uns erzogen, und wir selbst für wahr gelten ließen. [...] Ehrfurcht vor Menschenleid und Menschenleben, vor dem kleinsten und unscheinbarsten, sei das eherne Gesetz, das hinfort die Welt regiere. » (*Ibid.*, 1210).

Il faut comparer le sermon de Schweitzer, qui, jamais, ne parle des Français ou des Allemands, mais des « êtres humains (*Menschen*) », de l'« humanité (*Menschheit*) », avec celui prononcé deux jours plus tard au Temple Neuf par son ancien collègue de Saint-Nicolas, Charles Théodore Gérold. Écarté par les Allemands au début de la guerre, Gérold rendit hommage « à nos frères français, ces vaillants soldats qui, au premier appel de la patrie, ont quitté leurs familles, leurs travaux, leurs projets et leur espérance, et ont marché d'un seul cœur pour la délivrance des frères captifs et la défense de la patrie ».²⁹

Par contraste avec ce sermon, celui de Schweitzer est éloigné de tout nationalisme. Un peu comme Karl Barth – quoique avec des accents différents –, il insiste sur le caractère pécheur de chacun de ses auditeurs, lorsqu'ils déclare à propos tous ceux qui sont morts durant la guerre, « c'est de notre faute (*Schuld*) qu'ils sont morts ».³⁰

Son sermon relève davantage du genre de la confession du péché que du discours triomphaliste. Toutefois, ainsi que nous l'avons vu, Schweitzer ne se contente pas de battre sa coulpe. Les morts de tous les pays, unis *sans distinction* dans le trépas, ont une leçon à donner aux vivants :

Nous sommes appelés à faire le pas que jusqu'à présent l'humanité ne pouvait pas accomplir. Nous ne pouvons pas faire autrement, car les défunts nous y aident et nous y contraignent. « Il y a aura encore plus de souffrance, de cris et de douleur, car le [monde] premier est passé. » Ce qui est premier, c'est le monde dans lequel il n'y avait pas de respect pour la vie humaine, monde qui s'est détaché lui-même de la loi de l'amour divin pour se placer sous le pouvoir de la misère que des êtres humains peuvent causer à leurs semblables. Ce qui est second, l'autre monde, c'est le Royaume de Dieu, pour lequel Jésus, pour lequel des millions [de personnes] sont mortes durant ces mois et qui pourra advenir si nous ne rendons pas leur mort inutile, nous la génération qui entend tout en n'entendant pas et qui voit tout en ne voyant pas [Matthieu 13,13].³¹

Ainsi, tout en parlant, comme d'autres prédicateurs, du sacrifice de millions de personnes, Schweitzer cherche non pas à raviver les antagonismes nationaux, mais à hâter l'avènement d'une humanité « purifiée » et réconciliée, qui, respectant le commandement du « respect de la vie », œuvre au Royaume de Dieu.³²

IV. Conclusion

Mes lecteurs n'auront pas manqué d'observer l'importance que chacun des trois prédicateurs que j'ai brièvement étudiés accorde à l'humanité (*Menschheit*). C'est, me semble-t-il, cet accent mis sur l'humanité qui permet en même temps une authentique ouverture à l'autre.

Humanité solidaire dans le péché chez Karl Barth, et que l'on ne saurait en conséquence diviser entre les « bons » et les « méchants » : chaque être humain a besoin d'être renouvelé par le Christ.

29 Ce sermon n'est pas connu dans son intégralité, mais ses propos que nous avons cités sont rapportés dans une brochure : *En souvenir des services religieux qui ont été célébrés au Temple-Neuf de Strasbourg : le 26 novembre 1918, pour fêter l'entrée des troupes en notre ville : et le 8 décembre 1918, à l'occasion de la reprise des cultes français dans notre église*, Strasbourg : Imprimerie Alsacienne 1919.

30 Ibid., 1209.

31 Ibid., 1211.

32 Le sermon du 24 novembre 1918 est le premier dans lequel apparaisse l'expression « respect de la vie (*Ehrfurcht vor dem Leben*) », notion que Schweitzer avait exprimée en 1912 dans un de ses derniers cours strasbourgeois, puis redécouverte, riche de potentialités nouvelles, durant son séjour gabonais lors d'un voyage sur l'Ogooué. Voir Arnold M. 2018. *Albert Schweitzer et l'éthique du respect de la vie*. Strasbourg : Association des Publications de la Faculté de théologie protestante.

Humanité appelée à la solidarité et à la fraternité par Witz-Oberlin, pour qui servir l'humanité, c'est servir sa patrie ; humanité invitée à pratiquer la justice et à promouvoir les conditions d'une paix durable.

Humanité – chez le théologien libéral Schweitzer, qui répugne davantage que Barth à parler du péché – qui a payé un lourd tribut à la guerre, mais qui a aussi infligé la souffrance à autrui ; humanité qui, surtout, est appelée à prendre enfin au sérieux le commandement « Tu ne tueras point », en promouvant son versant positif, le « respect de la vie (*Ehrfurcht vor dem Leben*) ».

Ni Barth, ni Witz-Oberlin, ni Schweitzer n'ont sanctifié la patrie ou la nation ; mais pas davantage n'ont-ils sanctifié l'autre³³ ni ne l'ont-ils placé au-dessus d'eux. Ils n'ont pas diabolisé les représentants des autres nations ou des autres peuples en 1914 ; pas davantage n'ont-ils fait preuve d'angélisme en 1918. Chez ces trois authentiques théologiens, on ne trouve donc ni « allophobie », ni « allophilie », mais simplement la conscience que tous les êtres humains font partie d'une même humanité ; faillible, cette humanité a besoin d'être renouvelée (Barth) et d'être responsabilisée par les commandements du Dieu révélé en Jésus-Christ (Witz-Oberlin, Schweitzer).

Cent ans après que Barth, Witz-Oberlin et Schweitzer ont parlé, nous avons encore beaucoup à apprendre d'eux.

33 Le seul « autre » qui soit saint, dirait Barth, c'est le « tout Autre ».